[Enregistré en conformité de l'acte concernant les droits d'auteur de 1868.]

LE

CHEVALIER DE MORNAC

CHRONIQUE DE LA NOUVELLE-FRANCE

(1664)

PAR JOSEPH MARMETTE

(Suite et fin.)

Alors on commença a torturer le chef iroquois. Tandis que les uns lui coupaient des lambeaux de chair avec leurs couteaux ou lui désarticulaient les doigts, d'autres lui appliquaient des tisons sur ces plaies saignantes. Celui-ci lui jetait des cendres chaudes dans les yeux ou lui ouvrait les mâchoires avec la lame d'un couteau pour lui faire entrer de force dans la bouche un charbon enflammé. Ceux-là promenaient par tout son corps des flambeaux allumés.

Griffe-d'Ours impassible au milieu des tortures semblait désirer, au contraire, d'aiguillonner la rage de ses bourreaux.

—Allez donc, chiens! disait-il avec un mépris écrasant, où avez-vous appris à tourmenter un guerrier? Vous n'y entendez rien! Oh! si vous m'aviez vu caresser vos parents, lorsque nous détruisîmes vos bourgades sur les bords du grand lac!

Ces paroles redoublaient la frénésie des Hurons.

Enfin quand tout le corps du chef iroquois ne fut plus qu'une plaie vive, les Sauvages entassèrent du bois à ses pieds et mirent le feu au bûcher.

Alors on vit griller les chairs de Griffe-d'Ours et la graisse couler en grésillant sur son corps ensanglanté.

A cette vue la figure du Renard-Noir brilla d'un éclair de bonheur. Et lui qui, tantôt, chancelait entre les bras de Joncas, dit avec ravissement:

—Cela me réchauffe!

Mais tout à coup la flamme ayant monté entre le poteau et la victime, brûla les liens qui l'y retenaient attachée.

Griffe-d'Ours tomba en plein milieu du feu.

Un instant il y demeura affaissé.

On le croit mourant. Mais soudain il se redresse, saisit dans chacune de ses mains meurtries deux brandons enflammés, se lève et les lance au milieu des spectateurs ébahis.

A peine revenus de leur étonnement ceux-ci lui jettent tous les projectiles qui leur tombent sous la main. Pierres, haches, tisons pleuvent sur lui. Il leur répond de même et repousse les assaillants qui veulent escalader le tertre.

C'est une horrible lutte!

En se baissant il glisse et tombe de nouveau dans le feu.

Chacun se précipite sur lui pour le maintenir dans le brasier. Mais l'Iroquois se roule dans les flammes, se débarrasse de toute étreinte bondit encore une fois sur ses pieds, et, armé de deux brandons enflammés se jette tête baissée sur ses ennemis qui, épouvantés, fuient devant cet homme terrible.

En poursuivant la cohue Griffe d'Ours passa devant le Renard-Noir qui lui barra les jambes et le fit tomber.

Les autres revinrent et se jetèrent sur le chef iroquois.

Le Renard-Noir riait d'un rire muet.

On maintint Griffe-d'Ours à terre, et, en quatre coups de hache on lui coupa les pieds et les mains, et on le rejeta dans les flammes.

Anéanti un instant par l'ébranlement nerveux causé par cette quadruple amputation, l'Iroquois resta sans bouger au milieu du brasier.

Mais tout à coup, ô horreur! on vit ce corps mutilé, déchiré, brûlé, s'agiter encore, se rouler sur lui-même et se soulever à demi sur ces tisons ardents, et là, montrant à nu son crâne sanglant, son corps incrusté de cendres chaudes et de charbons ardents qui sifflaient au contact des flots de sang que l'on voyait ruisseler sur tout son être, se traîner dans les flammes et cracher une dernière insulte sur ses bourreaux interdits.

C'était épouvantable. (1)

Un coup de feu partit du fort. Une balle siffla au milieu des Sauvages et s'en alla fracasser la tête de Griffe-d'Ours qui, cette fois, retomba sans vie.

Surexcité par cette scène affreusement émouvante, le Renard-Noir s'était levé debout.

Quand le projectile fit éclater la tête du chef iroquois, le Huron s'écria d'une voix tonnante:

—Fleur-d'Etoile, et vous, ô mes enfants! je puis maintenant vous rejoindre dans le pays des ombres, car vous êtes enfin vengés!

Un bouillon de sang lui jaillit par la bouche et il tomba roide mort.

EPILOGUE.

Six ans se sont écoulés, pendant lesquels la situation de la Nouvelle-France a tout à fait changé d'aspect.

(1) Cette scène paraît invraisemblable et, pourtant, elle n'est que la reproduction d'un épisode analogue raconté par le Père Jérôme Lalemant.

A la période d'affaissement que nous avons tâché de décrire en cet ouvrage, succédait une époque de renaissance et de prospérité. La colonie qui n'avait fait que languir auparavant sous la crainte continuelle des Iroquois, avait repris une vie nouvelle aussitôt après l'arrivée du marquis de Tracy et de l'Intendant Talon.

Dans l'automne de l'année qui suivit celle où l'on construisit les forts de Sainte-Thérèse, de Chambly et de Sorel, M. de Tracy qui voulait dompter la superbe des Agniers avait organisé contre eux une grande expédition qu'il tint, malgré son grand âge, à commander en personne. A la tête de six cents soldats, de six cents habitants, de cent sauvages hurons et algonquins, et de deux petites pièces de campagne, le vice-roi marcha contre les quatre bourgades d'Agnier. Jamais les Sauvages de l'Amérique du Nord n'avaient vu pareille armée. Aussi balaya-t-elle tout devant soi. Les quatre villages furent emportés, brûlés et rasés, tout le pays environnant dévasté par les troupes et les provisions de maïs, que ces Sauvages avaient en réserve, jetées dans la rivière Mohawk.

La petite armée qui avait quitté Québec, le 14 septembre (1666), y était de retour au mois de novembre. Elle avait perdu peu de monde. Il paraît que le chevalier de Mornac—il s'était marié avec sa belle parente à la fin de l'année 1665—se distingua fort dans cette expédition contre Agnier où il avait autrefois souffert tant d'humiliations.

Les Agniers furent frappés de terreur. Ils s'imaginaient sans cesse voir les Français entourer leurs villages. Par suite de la perte totale de leurs provisions, ils se virent réduits à une très-grande famine qui fit périr quatre cents personnes. Aussi vinrent-ils supplier M. de Tracy de leur accorder la paix.

Un grand traité fut conclu.

Alors les colons purent s'occuper de la culture de leurs terres et profiter des avantages que leur offrait un pays abondant en toutes choses et des plus fertiles.

Comme il n'y avait plus rien à craindre des Iroquois, même dans les localités isolées, on vit aussitôt les villages s'élever et s'étendre sur les bords du Saint-Laurent, les forêts tomber et s'éloigner des habitations, les terres plus soigneusement cultivées produire de très-abondantes récoltes.

Grâce aux encouragements énergiques de M. Talon, l'agriculture fit de grands progrès. A part les grains ordinaires, on se mit à cultiver le lin et le chanvre avec succès.

Le commerce ne fut pas plus négligé. L'Intendant qui projetait de relier le Canada avec les Antilles, par les relations commerciales, fit construire un bâtiment à Québec, en acheta un autre, et dès 1667, les envoya à la Martinique et à Saint-Domingue avec un chargement de morue, de saumon et d'anguille salés, de pois, d'huiles, de bois merrain et de planches.

La population prit aussi un accroissement rapide, grâce aux colons que le roi de France dirigeait sur le Canada. L'acquisition la plus précieuse que fit la colonie fut celle de quatre compagnies de Carignan qui s'établirent dans le pays lorsque ce régiment fut rappelé en France. Elles furent choisies parmi celles dont les officiers et les soldats s'étaient mariés avec les filles des colons.

Après avoir fidèlement accompli sa mission, M. de Tracy retourna en France dans l'année 1667, sur le vaisseau de guerre, le *Saint Sébastien* que le roi lui avait envoyé.

Talon qui était passé en Europe en 1669, revint au Canada l'année suivante. Il resta dans le pays jusqu'à l'automne de 1672. Alors il quitta la colonie pour n'y plus revenir, ainsi que le gouverneur, M. de Courcelles, qui était remplacé par le comte de Frontenac, homme des plus énergiques, fort habile, et qui est une des plus belles figures de tous les gouverneurs qui se succédèrent, dans la Nouvelle-France, sous la domination française.

Avant de quitter le Canada, M. Talon avait résolu d'éclaicir le mystère qui enveloppait le grand fleuve de l'ouest, que l'on savait vaguement se jeter dans les mers du sud.

Pour cette découverte Talon avait choisi un homme doué de toutes les qualités nécessaires afin de conduire à bonne fin une telle entreprise.

On se souvient que Louis Jolliet, frappé au cœur dans ses plus chères espérances, s'était brusquement décidé de quitter le monde. Il entra en effet chez les Jésuites, en 1665.

On voit par le Journal des Jésuites, que les premières thèses publiques sur la philosophie furent soutenues avec succès par les sieurs Louis Jolliet et Pierre de Francheville, en présence de Messieurs de Tracy, de Courcelles et Talon. " M. l'Intendant, entre autres y argumenta très-bien."

Dans le silence du cloître, à force d'étude et de macération, Jolliet essaya de tuer en soi le souvenir désespérant d'un amour méconnu. Mais, hélas! l'image de celle qu'il avait tant aimée était profondément gravée dans sa mémoire Elle était toujours là devant lui. Au milieu des abstractions d'études acharnées, pendant les longues heures de prière et de méditation, son esprit qu'il s'efforçait d'isoler de toute préoccupation mondaine, pour l'élever jusqu'à Dieu, s'égarait dans les nuages de l'imagination, et, poussé par un souffle inconnu se rabattait sur la terre, vaste champ semé d'illusions et de souffrances. Alors il revoyait passer, comme dans un songe, ces jours de jeunesse où il avait senti son cœur s'éveiller et battre de la vie orageuse des passions. Comme ces belles créatures, plutôt fées que femmes, qui effleurent nos fronts de leurs mystérieux baisers dans nos rêves de vingt-ans, elle passait et repassait devant ses yeux rêveurs avec tout le charme magnétique de sa superbe beauté et à genoux devant elle il lui tendait les bras. Mais elle, belle comme une madone et fière telle qu'une reine, le regardait à peine. Il courbait son front jusqu'à terre, pour sentir les plis frissonnants de sa robe de satin effleurer ses cheveux; et puis il se relevait afin de boire les parfums qu'elle avait laissés derrière elle et qui flottaient sur son passage avec de céleste arômes. Une apparition cruelle venait alors brûler ses yeux. C'était bien elle encore qui revenait vers lui, mais cette fois elle n'était plus seule. Appuyé sur le bras d'un brillant gentilhomme, elle s'inclinait amoureusement, se penchait, s'appuyait sur cet homme qui lui souriait avec ce bonheur toujours un peu fat que donne la possession assurée.

Oh! alors, le pauvre Jolliet, pour arrêter un sanglot prêt à éclater dans le silence de la chapelle, enfonçait ses ongles dans les chairs de sa poitrine, et, la prière finie, regagnait en chancelant la cellule étroite et le dur lit de sangle, où, après de longues heures d'insomnie et de larmes, il s'endormait d'un sommeil fiévreux pendant lequel les mêmes rêves qui l'avaient tour à tour ravi et affligé tandis qu'il était éveillé, le poursuivaient encore jusqu'à l'heure matinale du réveil.

Après deux ans de cette vie de souffrance et de luttes morales, Jolliet eut la conviction bien acquise qu'il n'était pas appelé à l'état de prêtre. Et comme il n'avait encore reçu que les ordres mineurs il quitta l'habit.

A cette nature ardente il fallait de l'action, la vie aventureuse, une succession d'événements sans cesse nouveaux. Il lui fallait l'espace. Il se mit à voyager dans ce vaste pays alors à peine exploré. Il remonta le grand fleuve, vogua sur les lacs, vastes mers endormies dans les terres vierges de la Nouvelle-France, s'enfonça dans les sombres forêts de l'ouest, alla s'asseoir sous le ouigouam des sauvages de ces contrées lointaines, vécut de leur vie nomade, apprit leur langue et s'en fit remarquer par son asprit vif et prudent ainsi que par son intrépidité.

Avant de retourner en France, M. Talon, qui connaissait les talents et les voyages de Jolliet, recommanda au comte de Frontenac de confier à ce jeune homme la mission périlleuse et hardie d'aller découvrir le grand fleuve de l'ouest dont on commençait à parler.

Nous sommes au commencement de l'automne de l'année 1672 et nous entrons chez M. le chevalier Robert de Mornac en son logis de la rue Saint-Louis, à Québec.

Dans une grande salle, au fond de laquelle flambait un beau feu clair allumé dans la cheminée pour combattre l'humidité de la saison, se tenaient M. et Mme de Mornac et leurs trois enfants.

Le chevalier qui pouvait avoir alors trente-cinq ans ne paraissait pas avoir vieilli. Seulement l'expression de sa physionomie était plus réfléchie. Ses mouvements avaient un peu perdu de cette allure bohême qu'ils avaient autrefois.

Quant à sa femme qui devait avoir alors vingt-cinq ans, la maternité n'avait altéré en rien sa beauté. Au contraire celle-ci avait atteint son entier épanouissement et les formes un peu grêles de la jeune fille avaient fait place chez elle aux contours plus harmonieusement arroudis de la femme.

Sa figure n'avait rien perdu de son éclat: les lèvres avaient encore toute la vivacité du carmin le plus pur, le sang de la jeunesse brillait toujours aussi vermeil sous l'épiderme velouté des joues. Seuls ses grands yeux noirs avaient un peu perdu de cette vivacité curieuse de la jeune fille, et leur regard avaient maintenant une expression profonde, sérieuse et réservée que lui donnaient l'expérience de la vie.

Doués tous deux d'une nature ardente et d'une grande intelligence, les époux offraient le spectacle assez rare d'une union bien assortie. Confiants l'un dans l'autre, trouvant l'un chez l'autre ce fonds de dévouement et de tendresse qui existe toujours dans les belles organisations, assez fortunés pour n'avoir jamais à redouter d'être froissés tant soit peu par les étreintes de la gêne, ils étaient aussi heureux qu'on le peut être ici-bas.

Commodément assis dans un grand fauteuil, Mornac babillait avec ses enfants.

L'aîné, beau garçon de cinq ans ressemblait, paraît-il à son grand'père de Richecourt. Il était fièrement à cheval sur le genou droit du chevalier

Une charmante petite fille de trois ans était assise sur l'autre genou. Cette figure d'ange était la reproduction parfaite de celle de sa mère. Elle était si belle que son père ne pouvait s'empêcher de l'embrasser à chaque fois que son regard tombait sur elle.

Quant au dernier, bébé de deux ans, plein de force et de pétulance, c'était tout le portrait du père. Lèvres minces, nez acquilin, il avait les traits distinctif des Mornac. Après maints efforts et par de savantes manœuvres il était parvenu, en se hissant sur le bras du fauteuil, à grimper sur l'épaule paternelle. Assis là fort à son aise, il enfonçait de temps à autre ses petits doigts roses entre les lèvres du chevalier qui feignait alors de le mordre, au grand plaisir du bambin; ou bien encore il tirait, plus que de raison, les longues moustache en croc de son père.

Malgré les taquineries du plus jeune, M. de Mornac racontait aux deux aînés l'histoire de ses aventures avec les Iroquois; mais cette édition était tellement augmentée, amplifiée, embellie que Mme de Mornac, qui avait partagé ces aventures avec son mari, ne les reconnaissait presque plus. Aussi la jeune femme ne cachait-elle pas le sourire un peu moqueur que la verve, toujours gasconne, de son mari attirait sur ses lèvres.

L'on vint dire que M. Louis Jolliet désirait présenter, avant que de partir, ses hommages à Monsieur et à Madame—

—Faites entrer M. Jolliet, dit Mornac, en déposant, l'un après l'autre, ses enfants à terre.

La porte s'ouvrit de nouveau et Jolliet entra.

Le chevalier alla au-devant de lui, l'accueillit de la façon la plus cordiale et le fit asseoir entre lui et sa femme.

Jolliet salua profondément Mme de Mornac. Celle-ci lui offrant la main il la baisa galamment comme c'était alors l'usage entre personnes intimes.

Lorsque Jolliet releva la tête, ses joues étaient légèrement rougies par la chaleur que ce baiser avait fait monter à son visage.

Mornac et sa femme, qui savaient que Jolliet était quelque peu timide, et qui ne s'étaient jamais doutés un instant de l'amour du jeune homme, crurent que c'était un reste de gêne qui le faisait rougir ainsi, et tous les deux rivalisèrent d'entrain pour le mettre à son aise.

Il faut dire que Jolliet qui avait d'abord passé deux ans chez les Jésuites dans une entière réclusion et qui avait ensuite voyagé la plus grande partie du temps, n'avait fait que de très-rares apparitions chez les deux époux.

—J'ai appris aujourd'hui que Monseigneur le comte de Frontenac vous avait chargé d'un grand voyage d'exploration dans l'Ouest, dit Mornac.

—Oui Monsieur le chevalier, je pars ce soir même pour le Montréal.

—Si tôt! Pourquoi n'êtes-vous pas venu nous voir auparavant? Vous savez bien que vous avez plus d'un titre à vous croire de la famille.

—Ah! voyez-vous, répliqua Jolliet en s'inclinant, c'est que j'ai été complètement absorbé par mes préparatifs de voyage. Et rappelez-vous que je viens presque d'arriver des pays d'en haut et que je ne suis à Québec que depuis quelques jours. Le Gouverneur s'est décidé tout à coup à m'accorder cette mission et comme je dois aller prendre le Père Marquette à Machillimakinac d'où nous nous mettrons en route à très bonne heure au printemps, pour chercher le grand fleuve de l'Ouest, j'ai pensé qu'il fallait me dépêcher de partir d'ici cet automne, afin de remonter le Saint-Laurent et les lacs avant la saison rigoureuse de l'hiver.

—Vous serez sans doute bien approvisionnés et accompagnés.

—Nous prendrons nos provisions de bouche, du maïs et de la viande séchée, à Machillimakinac. Quant à l'argent, aux instruments et au papier nécessaires pour faire les cartes des endroits que nous visiterons et rédiger notre journal de voyage, le Gouverneur y a généreusement pourvu. Pour compagnons de voyage, outre le père Marquette, j'aurai cinq français, dont l'un n'est autre que notre brave Joncas qui est toujours alerte et actif.

—Madame votre mère doit être chagrine de vous voir repartir sitôt, remarqua Jeanne.

—Oui, cette pauvre mère ne se fait guère à mes absences fréquentes et prolongées. Cependant, depuis qu'elle s'est remariée, je crains bien moins de m'éloigner d'elle.

Jolliet faisait allusion au troisième mariage que sa mère avait contracté dans l'automne de l'année 1665 avec M. Martin Prévost.

On causa quelque temps encore et puis Jolliet prit congé de ses hôtes.

Il baisa une dernière fois la main blanche et potelée de Mme de Mornac, donna une bonne poignée de main au chevalier et sortit.

Il avait le cœur gros.

En regagnant son logis il se disait:

—Je croyais pourtant, mon Dieu! que le temps, l'éloignement prolongé, la vie aventureuse que j'ai menée depuis quatre ans, avaient détruit mon amour pour cette femme. Hélas! je sens bien au contraire qu'il n'est pas mort et qu'il vivra toujours au fond de mon âme! Et elle est sacrée pour moi! Elle appartient à un autre homme qui est mon ami! Enfin! comme je me le suis souvent dit, c'était la seule femme que je pouvais aimer; elle ne peut être à moi, je renonce donc à l'amour pour ne plus songer qu'à la gloire! Oui, à la gloire d'attacher mon nom roturier à quelque noble entreprise qui me vaudra les honneurs du respect de la postérité. Déjà la renommée semble me sourire puisque l'on daigne me confier à moi, jeune homme, une mission qui demande le savoir et l'expérience de l'âge mûr. N'importe! si la gloire a coûté aussi cher à tous ceux qui l'ont obtenue ils ont dû bien souffrir!

Pauvre Jolliet! tu pressentais donc que la renommée ne s'acquiert ici bas qu'aux prix d'innombrables souffrances!

O vous tous qui fûtes grands sur terre, inventeurs, capitaines, découvreurs, poètes, artistes renommés, venez donc dire un peu à ceux qui contemplent froidement vos chefs-d'œuvre sans rien connaître de l'atroce douleur qui précède et accompagne les enfantements du génie;